

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 26 (2002)

Artikel: La classe unique de l'école de Souboz, tenue de 1911 à 1959 par Jules Gueisbuhler
Autor: Petitjean, Denis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064458>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA CLASSE UNIQUE DE L'ÉCOLE DE SOUBOZ, TENUE DE 1911 À 1959 PAR JULES GUEISBUHLER

La rédaction de L'Hôtâ a choisi de reproduire dans la présente livraison l'hommage à Jules-Frédéric Gueisbuhler, écrit en 1998 par Denis Petitjean. Ce texte a fait l'objet d'une publication tirée à 50 exemplaires, à l'occasion de la célébration du 600^e anniversaire de la fondation du village de Souboz.

Il n'existe actuellement plus que deux classes uniques couvrant neuf années scolaires, dans le Jura bernois: Les Prés de Cortébert et Mont-Crosin.

Dans le canton du Jura, par contre, la loi scolaire du 20 décembre 1990 supprime l'existence des classes uniques. L'ordonnance scolaire du 29 juin 1993 décrète qu'une école doit comporter au moins trois classes.

Une pédagogie aux multiples facettes

Les exigences de la classe unique

Il m'est difficile de définir la pédagogie de Jules Gueisbuhler. Le mieux, pour en rendre compte, consiste me semble-t-il à rappeler quelques traits marquants de sa riche personnalité ainsi que quelques événements qui jalonnèrent, telles des pierres de touche, son enseignement.

Il faut se rappeler que la classe de Souboz, en ce temps-là, était une classe unique, c'est-à-dire qu'elle comprenait tous les degrés. Elle a compté jusqu'à soixante élèves, selon les témoignages

des anciens. Effectif impressionnant même si, quelques années plus tard, l'effectif moyen n'était plus que de trente-cinq élèves.

Ni les programmes, ni les objectifs par rapport aux connaissances, ni les problèmes liés à la discipline ne présentaient les mêmes exigences qu'aujourd'hui. Néanmoins, la maîtrise d'une classe unique n'était pas une sinécure. Elle exigeait de l'enseignant une organisation rigoureuse, un investissement et une gymnastique cérébrale de tous les instants. La classe unique ne laissait aucun répit.

Il fallait quasiment avoir le don d'ubiquité pour apprendre à lire et à écrire aux plus petits et, dans le même temps, dispenser une leçon de géographie aux moyens et une d'arithmétique au degré supérieur. Gageure permanente et extrêmement éprouvante.

C'est à ce régime impitoyable que fut soumis le régent durant toute sa longue carrière. Sans des aptitudes pédagogiques exceptionnelles, une haute estime à la fois des enfants et de son travail, ou plus exactement de son sacerdoce, il n'aurait pu assumer sa lourde tâche et transmettre à chaque élève, comme il le fit si bien, un bagage correspondant à ses aptitudes. Pousses tendres et frêles, certes, mais le contrat n'en était pas moins rempli. Pour moi, ce motif justifie à lui seul une pensée de reconnaissance. Fût-elle posthume.

Une stature qui en imposait

Par sa stature, sa corpulence, sa taille généreuse, sa voix puissante, son regard bleu gris, le régent en imposait. Son autorité était naturelle. Elle émanait de son être même, non d'une volonté qu'il aurait eue de nous y soumettre. Quel que fût le brouhaha, dès que nous entendions son pas dans les corridors le silence s'installait instantanément. Et à sa façon d'ouvrir la porte, de nous saluer, de poser ses clés sur le pupitre, nous pouvions plus ou moins percevoir l'état de sa météo intérieure.



Jules-Frédéric Gueisbuhler (1888 – 1967).

Le lettré, le poète

La journée d'école commençait souvent par une leçon de chant. Celle-ci me paraissait interminable. Surtout que nous étions debout et que j'aurais de loin préféré une activité plus calme en ce début de matinée. Lorsque le régent sortait son violon, nous pouvions être certains de passer en revue l'ensemble du répertoire, à commencer par *Terre jurassienne*, cet hymne au Jura largement connu et mis en musique par Paul Miche. Le texte, sculpté dans l'ivoire, n'est autre que l'œuvre, faut-il le rappeler, du poète, du lettré, de l'humaniste J.-F. Gueisbuhler. Je crois savoir que cette partition fait toujours partie du répertoire des chorales de Suisse romande.

Le régent était légitimement fier de ce chant. Pas possible de l'interpréter à légère, du bout des lèvres. Nous devions y mettre tout notre cœur, toute notre ferveur et à la fois écouter et faire vibrer, dans un crescendo expressif, «l'âme du Jura».

D'autres textes, mis en musique par Carlo Boller étaient signés J.-F. Gueisbuhler: *Mon ruisseau, Patrie*. Il en existe d'autres que je n'ai malheureusement pas encore retrouvés.

Jules Gueisbuhler était un amoureux du Jura, de ce vallon, le Petit-Val. Il vibra aux sensations des «maisons blanches du village», de «la forêt sombre des montagnes», de «l'air des monts» et «sa rude haleine». C'est là,

dans la simplicité de son environnement naturel, que la sensibilité du poète avait décelé la beauté et l'âme de notre pays. Pas étonnant qu'il fut un admirateur fervent de l'œuvre de C.-F. Ramuz. Je me souviens qu'il était profondément ému le jour de sa mort, en mai 1947, et qu'il nous avait lu quelques extraits de ses textes.

La littérature, la poésie tenaient une large place chez cet homme à la curiosité intellectuelle étonnante. Chacun de ses écrits dégageait un sentiment de perfection littéraire. Son expression trouvait aussi sa source chez Léon Bloy. Romancier à propos duquel Barbey d'Aurevilly avait écrit: «C'est un esprit plein de feu et d'enthousiasme... polémiste de talent, fait pour toutes les luttes, tous les combats, toutes les mêlées». Portrait qui sied comme un gant à Jules Gueisbuhler.

Sa vocation de chantre du Jura naquit déjà au temps de sa jeunesse. En 1914, un texte d'une intense ferveur, cosigné avec H. Boder, paraît dans le «2^e cahier vaudois» sous le titre: *Pour sauvegarder...*; Première ébauche, peut-être, dans laquelle Jules Gueisbuhler cisela les paroles de *Terre jurassienne*:

[...] Ces quelques pages ont été écrites dans la solitude d'un petit vallon jurassien. En ce coin de terre, dont l'isolement fait notre joie, notre âme trouve sa raison d'être telle qu'elle est [...].

Il faut que les vertus de ce coin de terre s'épanouissent sous l'action de l'amour que nous lui portons, et dont

notre cœur déborde. Ce pays nous a donné, pour le servir, de l'énergie. Les qualités de son âme sont notre force. Il nous crée ses «fleurs de chair et de pensée». En sorte que nous assumons l'âme de ce pays. Avant tout, il importe, en parlant du pays, qu'on ne le déchire pas, qu'on ne tire pas à soi les lambeaux de sa chair. Mais qu'on s'approche de cette chair, qu'on la veuille toute, avec son cœur qui bat éperdument. Pour cela, que le verbe soit doux, grave, vibrant, dépouillé de valeurs conventionnelles, qu'il soit le verbe beau de cette terre belle, le verbe de son originalité [...].

En tant qu'élèves, nous lisions aussi régulièrement son nom dans *Les récits de la Bible*, ce fameux livre à la couverture bleu ciel qui servit, durant trente ans au moins, de livre officiel pour l'enseignement biblique dans les écoles bernoises.

Inévitablement s'instillait en nous l'idée, même si nous ne la partagions pas tous les jours, que notre régent devait être un personnage extrêmement important.

L'enseignement du chant, de la langue française, de l'histoire aussi, occupait une place prépondérante dans le programme. Un programme avec lequel notre régent, soit dit en passant, s'autorisait quelques licences. Il faut dire qu'il n'était pas du genre à se laisser enfermer dans des contraintes et encore moins à se soumettre servilement aux injonctions de l'inspecteur. Sa passion pour le français était telle qu'il

ne po
disci
subti
Si
dose
thog
dessi
langu
lui p
défer
mes

Le co

Da
bien
vait
orato
Ce
de jo
musi
pour
inter
des M
Bou
petit
pend
de la
nous
sieur
nous
pend
C'
qu'il
Mais
four
d'une
haut
rence

ne pouvait s'empêcher de favoriser cette discipline dont il connaissait toutes les subtilités.

Si bien que nous subissions à hautes doses les leçons de «composition», d'orthographe, de récitation. Il tenait par dessus tout à nous faire aimer notre langue et à partager les sensations qu'elle lui procurait. Une langue dont il fut un défenseur engagé sous toutes ses formes d'expression.

Le conteur lyrique

Dans les cours d'histoire, *ex-cathedra* bien entendu, le régent excellait. Il pouvait alors donner libre cours à son talent oratoire et à son lyrisme.

Ces leçons lui donnaient l'occasion de jongler avec les mots, de jouir de leur musicalité, de mettre en valeur ses dons pour le théâtre. Il nous faisait vivre avec intensité et suspense la «conjuración des Manches Rouges» ou les guerres de Bourgogne. Toute la classe, des plus petits aux plus grands, était alors suspendue à ses lèvres. Même si, en raison de la particularité de la classe unique, nous avions déjà entendu le sujet plusieurs fois. Mais il avait un tel don de nous captiver que nous l'aurions écouté pendant des heures.

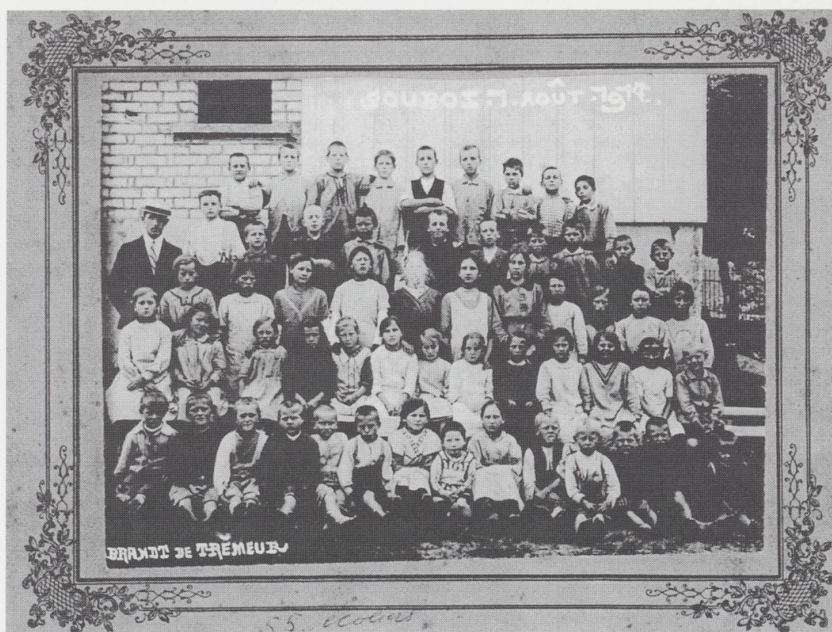
C'est en général depuis son estrade qu'il nous faisait son cours d'histoire. Mais, l'hiver, il aimait à s'adosser au fourneau. Un imposant mastodonte d'une demi-tonne, de deux mètres de hauteur et de trois mètres de circonférence. Préalablement, il fallait ouvrir les

fenêtres car, de derrière ce fourneau nous parvenaient souvent des relents indéfinissables de vieux cuir, de chaussettes dégoulinantes et rapiécées que nos camarades du Pichoux et des Ecorcheresses, qui avaient fait une demi-heure de marche sous la pluie ou la neige, mettaient à sécher. Lorsque le fourneau était chauffé à blanc, il arrivait que cette odeur, mélangée à celle de l'écurie dont nous étions tous empreints, nous prenait à la gorge.

Le joueur d'échecs

Pour en revenir aux libertés qu'il se permettait de prendre avec le programme officiel, le régent ou le Jules comme nous l'appelions aussi familièrement, initiait tous ses élèves au jeu d'échecs.

En novateur et connaisseur avisé du noble jeu qu'il était, notre régent avait depuis longtemps compris la valeur éducative du jeu d'échecs. Contrairement à nos édiles de l'instruction



La classe unique de Souboz (1914).

publique qui n'ont toujours pas introduit le jeu d'échecs à l'école, en dépit des qualités qu'il développe chez l'enfant et des plaisirs qu'il dispense. Sur ce plan-là, Jules Gueisbuhler reste toujours un précurseur et un visionnaire.

La fièvre pour les échecs dépassa le cadre de l'école pour se propager dans tout le village. Avec un groupe d'amis, il fonda le club d'échecs de Souboz. Mais les échecs ont cette redoutable vertu: ils ne connaissent ni le respect de l'âge ni celui de la notoriété. Il advint fatalement, qu'un jour, les élèves dépassèrent le maître. Outrage insupportable qui mit prématurément fin au club d'échecs.

La fête de Noël

Ce qui caractérisait aussi ce maître pas comme les autres c'était sa fierté de préparer, avec sa classe, la fête de Noël. L'école de Souboz ne participait pas, comme les autres écoles du Petit-Val, à la fête de Noël de la paroisse. Dès la mi-novembre, l'horaire était bouleversé par la préparation de la fête. Nous retirions alors les panneaux du fond de la classe et la scène apparaissait sous des «ouas!» d'admiration tant nous étions impressionnés par ses décors évocateurs. Chaque année, le régent complétait la série par une ou deux toiles de fond supplémentaires. La beauté et le réalisme de ces paysages nous laissaient de longs instants bouche bée. Subitement, nous étions transplantés dans une rue de Bethléem ou dans le désert de Judée. Moment féerique.

Jules Gueisbuhler avait été choyé par les muses. Outre son sens littéraire et poétique affiné, il possédait des dons d'aquarelliste indéniables. Sur ses sujets – la cure de Sornetan, les fontaines du village – il posait un regard d'une tranchante acuité. Epurées, dépouillées de fioritures et de surcharges inutiles, ses aquarelles sont d'une apaisante fraîcheur. Justesse du trait, harmonie subtile des couleurs, jeux de lumière.

Le programme de la fête de Noël était copieux: chants, récitations et surtout une importante partie théâtrale. Celle-ci exigeait un long travail de répétition. Nos talents de comédiens mettaient sans doute du temps à éclore. Mais comme nos prestations étaient soumises à l'appréciation de toute la population, les exigences du metteur en scène étaient sévères. Il en allait du prestige de l'école. Plus l'échéance approchait et plus la tension montait.

Souboz était sans doute le seul endroit du pays à fêter Noël le soir du 25 décembre. Mais telle était la tradition. Inutile de dire que la salle de classe était bondée.

En fin de soirée, le nez dans nos cornets, nous respirions à pleins poumons le délicieux parfum des oranges et des pains d'épices.

Et, une fois de plus, nous étions convaincus que le Noël de Souboz était le plus beau et qu'il ne fallait pas compter sur nous pour aller fêter à Sornetan. D'autant moins que leurs cornets étaient nuls comparés aux nôtres. Il

n'en fallait pas davantage pour entretenir l'esprit de clocher.

L'école et la vie

C'était aussi une époque où l'école vivait en symbiose avec les travaux de la campagne.

Les horaires et les vacances étaient obligatoirement calqués sur le calendrier agricole: trois semaines de vacances en juin, éventuellement quatre, pour les foins, et deux mois en automne pour garder les vaches et récolter les pommes de terre. Le début des vacances se décidait au dernier moment en fonction de la météo. Il arrivait même qu'elles soient interrompues par une semaine d'école si le temps était par trop maussade. Je crois que le régent ne souffrait pas trop de ces contingences particulières. A moins qu'elles ne contrarient ses activités d'apiculteur. Disposant de quelque cinquante ruches, la récolte pouvait l'occuper durant plusieurs semaines si l'année était une «année de miel».

Le programme scolaire n'était pas chambardé par la fête de Noël uniquement.

Un matin, le régent nous apprend qu'un fléau terrible s'était abattu sur la région: le doryphore. En quelques jours, ce coléoptère vorace détruisait tous les champs de pommes de terre. Un plan d'urgence fut décrété. Pendant plusieurs jours, tous les élèves étaient mobilisés dans la lutte contre le doryphore.

No
En m
ser le
alors
orang
Le
contr
de no
ou l'a
parve
lance

Pro et d

Tom
relati
nous
repris
les cl
Soubo
plan

Par
solida
grâce
La N
au se
Gueis
de la
C.-F.
sourc
chant
dans
mie e
fort a
des co
dema

Nous en ramassions des seaux pleins. En même temps, il s'agissait aussi d'écraser les larves. Nos doigts s'engluaient alors dans une espèce de jus couleur orange pas très ragoûtant.

Le régent passait derrière nous pour contrôler le travail et il ne manquait pas de nous rappeler à l'ordre lorsque l'un ou l'autre de ces redoutables insectes parvenaient à échapper à notre vigilance.

Proche des gens et de la nature

Toujours à propos de cette étroite relation école-travaux de la campagne, nous avons été sollicités à plusieurs reprises pour ramasser des pierres dans les champs du Droit ou aux Prés de Souboz, fraîchement défrichés grâce au plan Wahlen.

Par son sens de l'entraide et de la solidarité, le régent se prêtait de bonne grâce à ses activités extra-scolaires. Né à La Neuveville, fils de vigneron, paysan au sens panthéiste du terme, Jules Gueisbuhler avait gardé en lui l'amour de la terre et de la nature. Comme chez C.-F. Ramuz, celle-ci était sa principale source d'expression. Il la chérissait, il la chantait, la respectait. Il l'étudiait aussi dans les livres. Ses conseils en agronomie et en arboriculture surtout, étaient fort appréciés. Il dispensait volontiers des cours de taille à qui lui en faisait la demande, renseignait les paysans sur la

nature des sols et le fumage qui convenait. Sur telle terre, il recommandait d'y cultiver l'orge plutôt que le froment, des pommes de terre plutôt que des céréales...

Le «cahier de notes»

En essayant modestement d'évoquer quelques traits de la pédagogie de Jules Gueisbuhler, je ne saurais passer sous silence un document dont nous prenions soin comme de la prune de nos yeux: le fameux «cahier de notes». Je sens encore sous mes doigts sa couver-

ture vert bouteille, glacée et cartonnée aux reflets changeants. Sacro-saint cahier de grand format, écrin précieux dans lequel nous consignions avec un soin extrême la quintessence jugée indispensable à l'édification de notre savoir. Il ne s'agissait pas de s'aviser d'écrire au crayon. Seule l'écriture à l'encre était digne de figurer dans cette vénérable «Table de la Loi».

Même si la plume grattait – rares d'ailleurs étaient les jours où elle ne grattait pas – les pleins et les déliés devaient être parfaits. Ah! ces leçons



Typique ferme de Souboz, dans laquelle Jules Gueisbuhler vécut ses années de retraite

d'écriture le coude collé au corps! Véritable tyrannie! Mais, parole de régent, il fallait absolument adopter cette position contre nature si nous voulions que notre anglaise soit acceptable. En ce qui me concerne, elle ne le fut que rarement. Au détriment de mon «cahier de notes» qui s'effeuillaient au fil des semaines. Et chaque page qui tombait se payait en retour par un exercice d'écriture supplémentaire. Le «cahier de notes» servait aussi de pièce à conviction à présenter aux membres de la commission scolaire le jour des «examens». Il apportait en quelque sorte la preuve de notre travail et de notre assiduité. C'est peut-être bien aussi à l'aune du «cahier de notes» que la commission évaluait la qualité de l'enseignement. Ceci, en dépit des réserves que l'on peut faire à ce sujet. Mais la critique a toujours été facile et l'instituteur, moins que quiconque, n'en réchappait. Don de soi, amour du métier, attachement indéfectible à son coin de pays; c'est à cette trilogie que pourrait se résumer ce qui a fait la force et la valeur de son enseignement.

La récréation

Ah! Quels lumineux souvenirs me laisse la récréation! C'était un moment important. Dès les premiers instants de la journée, nous devisions alors sur la durée probable de la pause. C'était notre préoccupation première, surtout quand la saison se prêtait au jeu de «la palette». Un jeu de balle apparenté au

jeu de paume et au tennis et dont on ne se lassait pas. Lorsque le régent nous laissait entrevoir des dispositions favorables – les enfants plus que quiconque sont réceptifs aux ondes émises par les adultes – nous lui jouions de notre plus belle lyre pour obtenir une prolongation de la partie. Demande à laquelle il lui arrivait d'accéder. Pendant ce temps, coiffé de son béret basque, le régent râlait sa pipe. Sa préférence allait à un tabac anglais à l'arôme agréable, le «Westminster».

Un esprit créatif et généreux

L'épargne

Si le «cahier de notes» était érigé en véritable institution, il en existait encore une deuxième mais sur un plan tout différent cette fois: l'épargne.

Jules Gueisbuhler était proche des gens. Il connaissait leurs problèmes, partageait leurs soucis et se rendait compte à quel point il était parfois difficile de nouer les deux bouts. Pour vivre, élever sa famille, parfois nombreuse, le père devait souvent exercer plusieurs métiers: paysan mais aussi bûcheron en hiver, journalier pour le compte de la commune, ouvrier temporaire à «la carrière», exploitée à l'époque à Fevarge par la verrerie de Moutier... L'argent venait parfois à manquer à certaines échéances. Parmi celles-ci, la confirmation d'un fils ou d'une fille le jour de Pâques, représentait une dépense importante. L'achat d'un costume ou d'un

complet, comme l'exigeait la tradition, pouvait suffire à donner quelques cheveux gris aux parents.

Prévoyant et faisant preuve une fois de plus d'humanisme et de sens social, Jules Gueisbuhler eut alors l'idée simple, mais combien géniale, d'ouvrir un carnet d'épargne pour chaque élève. Le lundi matin, régulièrement, il récoltait notre obole: dix, vingt, cinquante centimes, parfois un franc, qu'il versait sur un fonds. Lorsque l'élève quittait l'école après neuf ans, les parents touchaient la somme qui permettait d'équiper plus ou moins convenablement le futur confirmant. Ce système d'épargne forcée existait-il ailleurs qu'à Souboz? Je l'ignore.

Il n'en demeure pas moins que les parents, même s'ils devaient parfois gratter les fonds de tiroir le lundi matin, étaient fort soulagés, le moment venu, d'encaisser cette somme, certes modeste, mais ô combien appréciée. Prévoyance et intelligence du cœur.

L'éminence grise

A ma connaissance, Jules Gueisbuhler n'a pas fait partie des autorités communales. A-t-il délibérément refusé cet «honneur» ou ne fut-il pas sollicité? Je ne saurais répondre à cette question mais, en définitive, elle n'est pas importante. Membre des autorités ou non, son influence était grande. Eminence grise, il parvenait d'une manière ou d'une autre à faire entendre sa voix et à prendre des initiatives pour des causes qu'il jugeait utiles à la collectivité.

O
que
mixt
fut
socié
sembl
sider
ses
espè
ère
Q
Jules
dans
Raif
prép

COI

Al
Guei
perso
velle
miq
du se
une
ont e
cons

Du
ses d
lage
sienr
de pl

Ino
appa
gogu
visag

Outre la création d'un club d'échecs que j'ai déjà évoqué, il créa un chœur mixte dont il fut le directeur. En 1938, il fut à l'origine de la fondation de la société de laiterie. A l'occasion de l'assemblée constituante dont il était le président, Jules Gueisbuhler souligne de ses vœux la création de la société et espère qu'elle marquera le début d'une ère meilleure pour le village.

Quelques années plus tard, le nom de Jules Gueisbuhler apparaît à nouveau dans le comité de fondation de la Caisse Raiffeisen. Il fut également le premier préposé à la Caisse de compensation.

Conclusion

Affable et généreux de nature, Jules Gueisbuhler a largement payé de sa personne. Pédagogue, ouvert aux nouvelles méthodes d'enseignement, dynamique, enthousiaste, poète, il a marqué du sceau de sa riche personnalité toute une génération d'élèves dont plusieurs ont eu, plus tard, recours à ses judicieux conseils.

Durant près d'un demi-siècle, il a mis ses dons et son savoir au service du village de Souboz ainsi qu'à l'école jurassienne, en collaborant à la publication de plusieurs manuels scolaires.

Incontestablement, Jules Gueisbuhler appartenait à la haute lignée des pédagogues qui donnèrent à cette école un visage respecté.

En tant que citoyen, il a également rendu d'appréciables services à la commune de Souboz. Il mérite sa profonde reconnaissance. Merci régent!

Denis Petitjean
La Neuveville

LE
FU
LE

Av

Ce
moir
licen
Neuc
de m
tion
mêm
ont
espa
meti



Riche
raire
court,